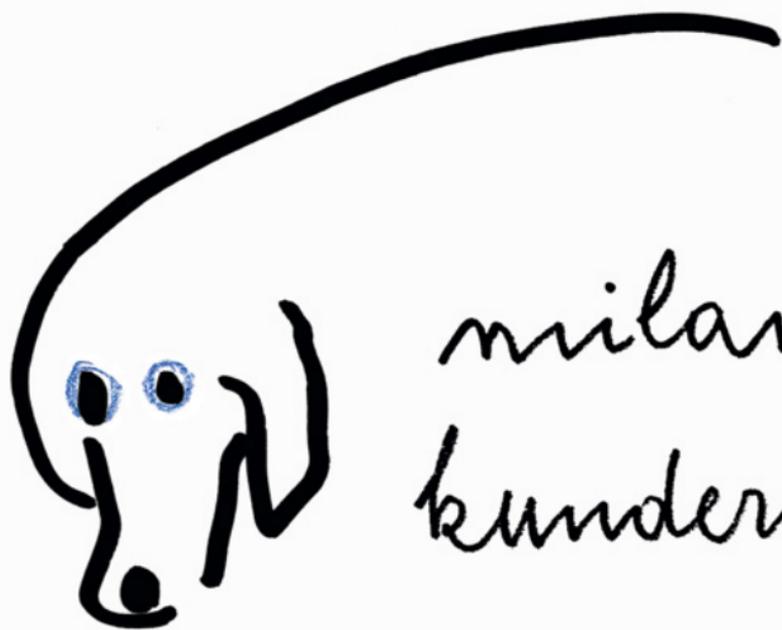


Kundera

L'insoutenable
légèreté
de l'être



folio

Milan Kundera

L'insoutenable
légèreté
de l'être

*Traduit du tchèque
par François Kérel*

NOUVELLE ÉDITION
REVUE PAR L'AUTEUR

Gallimard

Illustration de couverture :
Milan Kundera.

Titre original :

NESNESITELNÁ LEHKOST BYTÍ

© Milan Kundera, 1984.

© Éditions Gallimard, 1984, pour la traduction française.

© Éditions Gallimard, 1987,

pour la traduction française revue par l'auteur.

*Tous droits de publication et reproduction en langue française
réservés aux Éditions Gallimard.*

*Toute adaptation, sous quelque forme
que ce soit, est interdite.*

Remerciements aux Éditions Faber.

<u>Première partie : <i>La légèreté et la pesanteur</i></u>	<u>9</u>
<u>Deuxième partie : <i>L'âme et le corps</i></u>	<u>61</u>
<u>Troisième partie : <i>Les mots incompris</i></u>	<u>123</u>
<u>Quatrième partie : <i>L'âme et le corps</i></u>	<u>193</u>
<u>Cinquième partie : <i>La légèreté et la pesanteur</i></u>	<u>259</u>
<u>Sixième partie : <i>La Grande Marche</i></u>	<u>357</u>
<u>Septième partie : <i>Le sourire de Karénine</i></u>	<u>417</u>

PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGÈRETÉ ET LA PESANTEUR

L'éternel retour est une idée mystérieuse et, avec elle, Nietzsche a mis bien des philosophes dans l'embarras : penser qu'un jour tout se répétera comme nous l'avons déjà vécu et que même cette répétition se répétera encore indéfiniment ! Que veut dire ce mythe loufoque ?

Le mythe de l'éternel retour affirme, par la négation, que la vie qui disparaît une fois pour toutes, qui ne revient pas, est semblable à une ombre, est sans poids, est morte d'avance, et fût-elle atroce, belle, splendide, cette atrocité, cette beauté, cette splendeur ne signifient rien. Il ne faut pas en tenir compte, pas plus que d'une guerre entre deux royaumes africains du XIV^e siècle, qui n'a rien changé à la face du monde, bien que trois cent mille Noirs y aient trouvé la mort dans d'indescriptibles supplices.

Cela changera-t-il quelque chose à la guerre entre deux royaumes africains du XIV^e siècle si elle se répète un nombre incalculable de fois dans l'éternel retour ?

Oui : elle deviendra un bloc qui se dresse et perdure, et sa stupidité sera sans rémission.

Si la Révolution française devait éternellement se répéter, l'historiographie française serait moins fière de Robespierre. Mais comme elle parle d'une chose qui ne reviendra pas, les années sanglantes

ne sont plus que des mots, des théories, des discussions, elles sont plus légères qu'un duvet, elles ne font pas peur. Il y a une infinie différence entre un Robespierre qui n'est apparu qu'une seule fois dans l'histoire et un Robespierre qui reviendrait éternellement couper la tête aux Français.

Disons donc que l'idée de l'éternel retour désigne une perspective où les choses ne nous semblent pas telles que nous les connaissons : elles nous apparaissent sans la circonstance atténuante de leur fugacité. Cette circonstance atténuante nous empêche en effet de prononcer un quelconque verdict. Peut-on condamner ce qui est éphémère ? Les nuages orangés du couchant éclairent toute chose du charme de la nostalgie ; même la guillotine.

Il n'y a pas longtemps, je me suis surpris dans une sensation incroyable : en feuilletant un livre sur Hitler, j'étais ému devant certaines de ses photos ; elles me rappelaient le temps de mon enfance ; je l'ai vécu pendant la guerre ; plusieurs membres de ma famille ont trouvé la mort dans des camps de concentration nazis ; mais qu'était leur mort auprès de cette photographie d'Hitler qui me rappelait un temps révolu de ma vie, un temps qui ne reviendrait pas ?

Cette réconciliation avec Hitler trahit la profonde perversion morale inhérente à un monde fondé essentiellement sur l'inexistence du retour, car dans ce monde-là tout est d'avance pardonné et tout y est donc cyniquement permis.

Si chaque seconde de notre vie doit se répéter un nombre infini de fois, nous sommes cloués à l'éternité comme Jésus-Christ à la croix. Cette idée est atroce. Dans le monde de l'éternel retour, chaque geste porte le poids d'une insoutenable responsabilité. C'est ce qui faisait dire à Nietzsche que l'idée de l'éternel retour est le plus lourd fardeau (*das schwerste Gewicht*).

Si l'éternel retour est le plus lourd fardeau, nos vies, sur cette toile de fond, peuvent apparaître dans toute leur splendide légèreté.

Mais la pesanteur est-elle vraiment atroce et belle la légèreté ?

Le plus lourd fardeau nous écrase, nous fait ployer sous lui, nous presse contre le sol. Mais dans la poésie amoureuse de tous les siècles, la femme désire recevoir le fardeau du corps mâle. Le plus lourd fardeau est donc en même temps l'image du plus intense accomplissement vital. Plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la terre, et plus elle est réelle et vraie.

En revanche, l'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il s'envole, qu'il s'éloigne de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants.

Alors, que choisir ? La pesanteur ou la légèreté ?

Nietzsche nous rappelle que Parménide s'est posé cette question au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Selon lui, l'univers est divisé en couples de contraires : la lumière-l'obscurité ; l'épais-le fin ; le chaud-le froid ; l'être-le non-être. Il considérerait qu'un des pôles de la contradiction est positif (le clair, le chaud, le fin, l'être), l'autre négatif. Cette division en pôles positif et négatif peut nous paraître d'une puérile facilité. Sauf dans un cas, dit Nietzsche : qu'est-ce qui est positif, la pesanteur ou la légèreté ?

Parménide répondait : le léger est positif, le lourd est négatif. Avait-il ou non raison ? C'est la question. Une seule chose est certaine. La contradiction lourd-léger est la plus mystérieuse et la plus ambiguë de toutes les contradictions.

Il y a bien des années que je pense à Tomas. Mais c'est à la lumière de ces réflexions que je l'ai vu clairement pour la première fois. Je l'ai vu, debout à une fenêtre de son appartement, les yeux fixés de l'autre côté de la cour sur le mur de l'immeuble d'en face, et il ne savait pas ce qu'il devait faire.

Il avait fait connaissance avec Tereza environ trois semaines plus tôt dans une petite ville de Bohême. Ils avaient passé une heure à peine ensemble. Elle l'avait accompagné à la gare et elle avait attendu avec lui jusqu'au moment où il était monté dans le train. Une dizaine de jours plus tard, elle vint le voir à Prague. Ils firent l'amour le jour même. Dans la nuit, elle eut un accès de fièvre et elle passa chez lui toute une semaine avec la grippe.

Il éprouva alors un inexplicable amour pour cette fille qui lui était presque inconnue. Il lui semblait que c'était un enfant qu'on avait déposé dans une corbeille enduite de poix et lâché sur les eaux d'un fleuve pour qu'il le recueille sur la berge de son lit.

Elle resta chez lui une semaine puis, une fois rétablie, elle retourna dans la ville où elle habitait, à deux cents kilomètres de Prague. Et c'est ici que se situe le moment dont je viens de parler et où

je vois la clé de la vie de Tomas : il est debout à la fenêtre, les yeux fixés de l'autre côté de la cour sur le mur de l'immeuble d'en face, et il réfléchit :

Faut-il lui proposer de venir s'installer à Prague ? Cette responsabilité l'effraie. Qu'il l'invite chez lui maintenant, elle viendra le rejoindre pour lui offrir toute sa vie.

Ou bien, faut-il renoncer ? Dans ce cas, Tereza restera serveuse de brasserie dans un trou de province, et il ne la reverra jamais.

Veut-il qu'elle le rejoigne, oui ou non ?

Il regarde dans la cour, les yeux fixés sur le mur d'en face, et cherche une réponse.

Il revient, encore et toujours, à l'image de cette femme couchée sur son divan ; elle ne lui rappelait personne de sa vie d'autrefois. Ce n'était ni une maîtresse ni une épouse. C'était un enfant qu'il avait sorti d'une corbeille enduite de poix et qu'il avait posé sur la berge de son lit. Elle s'était endormie. Il s'agenouilla près d'elle. Son haleine fiévreuse s'accélérait et il entendit un faible gémissement. Il pressa son visage contre le sien et lui chuchota des mots rassurants dans son sommeil. Au bout d'un instant, il lui sembla qu'elle respirait plus calmement et que son visage se soulevait machinalement vers le sien. Il sentait à ses lèvres l'odeur un peu âcre de la fièvre et il l'aspirait comme s'il avait voulu s'imprégner de l'intimité de son corps. Alors il imagina qu'elle était chez lui depuis de longues années et qu'elle était mourante. Soudain, il lui parut évident qu'il ne survivrait pas à sa mort. Il s'allongerait à côté d'elle pour mourir avec elle. Mû

par cette vision, il enfouit son visage contre le sien dans l'oreiller et resta longtemps ainsi.

À présent, il est debout à la fenêtre et il invoque cet instant. Qu'était-ce, sinon l'amour, qui était ainsi venu se faire connaître ?

Mais était-ce l'amour ? Il s'était persuadé qu'il voulait mourir à côté d'elle, et ce sentiment était manifestement excessif : il la voyait alors pour la deuxième fois de sa vie ! N'était-ce pas plutôt la réaction hystérique d'un homme qui, comprenant en son for intérieur son inaptitude à l'amour, commençait à se jouer à lui-même la comédie de l'amour ? En même temps, son subconscient était si lâche qu'il choisissait pour sa comédie cette pauvre serveuse de province qui n'avait pratiquement aucune chance d'entrer dans sa vie !

Il regardait les murs sales de la cour et comprenait qu'il ne savait pas si c'était de l'hystérie ou de l'amour.

Et, dans cette situation où un homme vrai aurait pu immédiatement agir, il se reprochait d'hésiter et de priver ainsi le plus bel instant de sa vie (il est à genoux au chevet de la jeune femme, persuadé de ne pouvoir survivre à sa mort) de toute signification.

Il s'accablait de reproches, mais il finit par se dire que c'était au fond bien normal qu'il ne sût pas ce qu'il voulait :

L'homme ne peut jamais savoir ce qu'il faut vouloir car il n'a qu'une vie et il ne peut ni la comparer à des vies antérieures ni la rectifier dans des vies ultérieures.

Vaut-il mieux être avec Tereza ou rester seul ?

Il n'existe aucun moyen de vérifier quelle décision est la bonne car il n'existe aucune comparaison. Tout est vécu tout de suite pour la première fois et sans préparation. Comme si un acteur entrait en scène sans avoir jamais répété. Mais que peut valoir la vie, si la première répétition de la vie est déjà la vie même ? C'est ce qui fait que la vie ressemble toujours à une esquisse. Mais même « esquisse » n'est pas le mot juste, car une esquisse est toujours l'ébauche de quelque chose, la préparation d'un tableau, tandis que l'esquisse qu'est notre vie est une esquisse de rien, une ébauche sans tableau.

Tomas se répète le proverbe allemand : *einmal ist keinmal*, une fois ne compte pas, une fois c'est jamais. Ne pouvoir vivre qu'une vie, c'est comme ne pas vivre du tout.

Mais un jour, pendant une pause entre deux opérations, une infirmière l'avertit qu'on le demandait au téléphone. Il entendit la voix de Tereza dans l'écouteur. Elle l'appelait de la gare. Il se réjouit. Malheureusement, il était pris ce soir-là, et il ne l'invita chez lui que pour le lendemain. Dès qu'il eut raccroché, il se reprocha de ne pas lui avoir dit de venir tout de suite. Il avait encore le temps de décommander son rendez-vous ! Il se demandait ce que Tereza allait faire à Prague pendant les longues trente-six heures qui restaient jusqu'à leur rencontre et il avait envie de prendre sa voiture et de partir à sa recherche dans les rues de la ville.

Elle arriva le lendemain soir. Elle avait un sac en bandoulière au bout d'une longue courroie, il la trouva plus élégante que la dernière fois. Elle tenait un gros livre à la main : *Anna Karénine* de Tolstoï. Elle avait des façons joviales, un peu bruyantes même, et s'efforçait de lui montrer qu'elle était passée tout à fait par hasard, à cause d'une circonstance particulière : elle était à Prague pour des motifs professionnels, peut-être (ses propos étaient très vagues) en quête d'un nouvel emploi.

Ensuite, ils se retrouvèrent allongés côte à côte, nus et épuisés sur le divan. Il faisait déjà nuit. Il

lui demanda où elle logeait, il voulait la raccompagner en voiture. Elle répondit d'un air gêné qu'elle allait se chercher un hôtel et qu'elle avait déposé sa valise à la consigne.

La veille encore, il craignait qu'elle ne vînt lui offrir toute sa vie s'il l'invitait chez lui à Prague. Maintenant, en l'entendant lui annoncer que sa valise était à la consigne, il se dit qu'elle avait mis sa vie dans cette valise et qu'elle l'avait déposée à la gare avant de la lui offrir.

Il monta avec elle dans sa voiture en stationnement devant l'immeuble, alla à la gare, retira la valise (elle était grosse et énormément lourde) et la ramena chez lui avec Tereza.

Comment se fait-il qu'il se soit décidé si vite, alors qu'il avait hésité pendant près de quinze jours et qu'il ne lui avait même pas envoyé une carte postale ?

Il en était lui-même surpris. Il agissait contre ses principes. Voici dix ans, quand il avait divorcé d'avec sa première femme, il avait vécu son divorce dans une atmosphère de liesse, comme d'autres célèbrent leur mariage. Il avait alors compris qu'il n'était pas né pour vivre aux côtés d'une femme, quelle qu'elle fût, et qu'il ne pouvait être vraiment lui-même que célibataire. Il s'efforçait donc soigneusement d'agencer le système de sa vie de telle sorte qu'une femme ne pût jamais venir s'installer chez lui avec une valise. Aussi n'avait-il qu'un divan. Bien que ce fût un assez large divan, il affirmait à ses compagnes qu'il était incapable de s'endormir près de quelqu'un

d'autre sur une couche commune et il les reconduisait toutes chez elles après minuit. D'ailleurs, la première fois, quand Tereza resta chez lui avec la grippe, il ne dormit pas avec elle. Il passa la première nuit dans un grand fauteuil, et les nuits suivantes il alla à l'hôpital où son cabinet de consultation était équipé d'une chaise longue qu'il utilisait en service de nuit.

Pourtant, cette fois-ci, il s'endormit près d'elle. Au matin, quand il se réveilla, il constata que Tereza qui dormait encore lui tenait la main. S'étaient-ils tenus comme ça par la main toute la nuit ? Ça lui semblait difficilement croyable.

Elle respirait profondément dans son sommeil, elle le tenait par la main (fermement, il n'arrivait pas à se dégager de son étreinte) et l'énormément lourde valise était posée à côté du lit.

Il n'osait pas dégager sa main de son étreinte de peur de la réveiller, et il se tourna très prudemment sur le côté pour pouvoir mieux l'observer.

Encore une fois, il se dit que Tereza était un enfant qu'on avait mis dans une corbeille enduite de poix et qu'on avait lâché au fil de l'eau. Peut-on laisser dériver sur les eaux furieuses d'un fleuve la corbeille qui abrite un enfant ! Si la fille de Pharaon n'avait pas retiré des eaux la corbeille du petit Moïse, il n'y aurait pas eu l'Ancien Testament et toute notre civilisation ! Au début de tant de mythes anciens, il y a quelqu'un qui sauve un enfant abandonné. Si Polybe n'avait recueilli le petit Œdipe, Sophocle n'aurait pas écrit sa plus belle tragédie !

Tomas ne savait pas, alors, que les métaphores sont une chose dangereuse. On ne badine pas avec les métaphores. L'amour peut naître d'une seule métaphore.

Il avait vécu deux ans à peine avec sa première femme et il en avait eu un fils. Dans le jugement de divorce, le juge confia l'enfant à la mère et condamna Tomas à leur verser le tiers de son salaire. Il lui garantit en même temps qu'il pourrait voir son fils deux fois par mois.

Mais chaque fois qu'il devait aller le voir, la mère remettait le rendez-vous. S'il leur avait fait de somptueux cadeaux, il aurait certainement pu le voir plus facilement. Il comprit qu'il devait payer à la mère l'amour de son fils, et payer d'avance. Il s'imaginait voulant plus tard inculquer à son fils ses idées qui étaient en tout point opposées à celles de la mère. Rien que d'y penser, il en était déjà fatigué. Un dimanche où la mère l'avait encore une fois empêché à la dernière minute de sortir avec son fils, il décida qu'il ne le verrait plus jamais de sa vie.

D'ailleurs, pourquoi se serait-il attaché à cet enfant plutôt qu'à un autre ? Il n'était lié à lui par rien, sauf par une nuit imprudente. Il verserait scrupuleusement l'argent, mais qu'on n'aille pas, au nom d'on ne sait quels sentiments paternels, lui demander de se battre pour ses droits de père !

Évidemment, personne n'était prêt à accepter pareil raisonnement. Ses propres parents le condamnèrent et déclarèrent que si Tomas refu-

sait de s'intéresser à son fils, eux-mêmes, les parents de Tomas, cesseraient aussi de s'intéresser au leur. Aussi continuaient-ils d'entretenir avec leur bru des rapports d'une ostentatoire cordialité, se vantant auprès de leur entourage de leur attitude exemplaire et de leur sens de la justice.

En peu de temps, il réussit donc à se débarrasser d'une épouse, d'un fils, d'une mère et d'un père. Ne lui en restait en héritage que la peur des femmes. Il les désirait, mais les craignait. Entre la peur et le désir, il fallait trouver un compromis ; c'était ce qu'il appelait « l'amitié érotique ». Il affirmait à ses maîtresses : seule une relation exempte de sentimentalité, où aucun des partenaires ne s'arroge de droits sur la vie et la liberté de l'autre, peut apporter le bonheur à tous les deux.

Pour avoir la certitude que l'amitié érotique ne cède jamais à l'agressivité de l'amour, il ne voyait chacune de ses maîtresses permanentes qu'à de très longs intervalles. Il tenait cette méthode pour parfaite et en faisait l'éloge à ses amis : « Il faut observer la règle de trois. On peut voir la même femme à des intervalles très rapprochés, mais alors jamais plus de trois fois. Ou bien on peut la fréquenter pendant de longues années, mais à condition seulement de laisser passer au moins trois semaines entre chaque rendez-vous. »

Ce système offrait à Tomas la possibilité de ne pas rompre avec ses maîtresses permanentes et d'avoir en même temps beaucoup de maîtresses éphémères. Il n'était pas toujours compris. De toutes ses amies, c'était Sabina qui le comprenait

le mieux. Elle était peintre. Elle disait : « Je t'aime bien, parce que tu es tout le contraire du kitsch. Au royaume du kitsch, tu serais un monstre. Il n'existe aucun scénario de film américain ou de film russe où tu pourrais être autre chose qu'un cas répugnant. »

Ce fut donc à Sabina qu'il demanda de l'aider à trouver du travail à Prague pour Tereza. Comme l'exigeaient les règles non écrites de l'amitié érotique, elle lui promit de faire ce qu'elle pourrait et, effectivement, elle ne tarda pas à découvrir une place dans le laboratoire de photo d'un hebdomadaire. Cet emploi n'exigeait pas de qualification particulière mais il éleva Tereza du statut de serveuse à celui de personnel de presse. Sabina vint elle-même la présenter à la rédaction, et Tomas se dit alors qu'il n'avait jamais eu de meilleure amie.

La convention non écrite de l'amitié érotique impliquait que l'amour fût exclu de la vie de Tomas. Eût-il enfreint cette condition, ses autres maîtresses se seraient aussitôt retrouvées dans une position inférieure et se seraient révoltées.

Il procura donc à Tereza un studio en sous-location où elle dut emporter sa lourde valise. Il voulait veiller sur elle, la protéger, se réjouir de sa présence, mais il n'éprouvait nul besoin de changer sa façon de vivre. Aussi ne voulait-il pas qu'on pût savoir qu'elle dormait chez lui. Le sommeil partagé était le corps du délit de l'amour.

Avec les autres femmes, il ne dormait jamais. Quand il allait les voir chez elles, c'était facile, il pouvait partir quand il voulait. C'était plus délicat quand elles venaient chez lui et qu'il devait leur expliquer qu'il les raccompagnerait chez elles après minuit car il souffrait d'insomnie et ne parvenait pas à s'endormir près de quelqu'un. Ce n'était pas loin de la vérité, mais la raison principale était pire et il n'osait l'avouer à ses compagnes : dans l'instant qui suivait l'amour, il éprouvait un insurmontable désir de rester seul. Il lui était désagréable de se réveiller en pleine nuit à côté d'un être étranger ; le lever matinal du couple lui répugnait ; il n'avait pas envie qu'on l'entendît se brosser les dents dans la salle de

bains et l'intimité du petit déjeuner à deux ne le tentait pas.

C'est pourquoi il fut tellement surpris quand il se réveilla et que Tereza le tenait fermement par la main ! Il la regardait et il avait peine à comprendre ce qui lui était arrivé. Il évoquait les heures qui venaient de s'écouler et il croyait y respirer le parfum d'un bonheur inconnu.

Depuis, tous deux se réjouissaient d'avance du sommeil partagé. Je serais presque tenté de dire que, pour eux, le but de l'acte d'amour n'était pas la volupté mais le sommeil qui lui succédait. Elle, surtout, ne pouvait dormir sans lui. S'il lui arrivait de rester seule dans son studio (qui n'était de plus en plus qu'un alibi), elle ne pouvait fermer l'œil de la nuit. Dans ses bras, même au comble de l'agitation, elle s'assoupissait toujours. Il lui racontait à mi-voix des contes qu'il inventait pour elle, des riens, des mots rassurants ou drôles qu'il répétait d'un ton monotone. Dans la tête de Tereza, ces mots se muaien en visions confuses qui la menaient au premier rêve. Il avait tout pouvoir sur son sommeil et elle s'endormait à la seconde qu'il avait choisie.

Quand ils dormaient, elle le tenait comme la première nuit : elle serrait fermement son poignet, son doigt, sa cheville. Quand il voulait s'éloigner sans la réveiller, il devait agir avec ruse. Il dégageait son doigt (son poignet, sa cheville) de son étreinte, ce qui la réveillait toujours à demi, car elle le surveillait attentivement jusque dans le sommeil. Pour la calmer il lui glissait dans la

main, à la place de son poignet, un objet quelconque (un pyjama roulé en boule, une pantoufle, un livre) qu'elle serrait ensuite énergiquement comme si c'était une partie de son corps.

Un jour qu'il venait de l'endormir et qu'elle était dans l'antichambre du premier sommeil où elle pouvait encore répondre à ses questions, il lui dit : « Bon ! Maintenant, je m'en vais. – Où ça ? demanda-t-elle. – Je sors, dit-il d'une voix sévère. – Je vais avec toi ! dit-elle en se dressant sur le lit. – Non, je ne veux pas. Je pars pour toujours », dit-il, et il sortit de la chambre dans l'entrée. Elle se leva et le suivit dans l'entrée en clignant des yeux. Elle ne portait qu'une courte chemisette sous laquelle elle était nue. Son visage était immobile, sans expression, mais ses mouvements étaient énergiques. De l'entrée, il sortit dans le couloir (le couloir commun de l'immeuble de rapport) et ferma la porte devant elle. Elle l'ouvrit d'un geste brusque et le suivit, persuadée dans son demi-sommeil qu'il voulait partir pour toujours et qu'elle devait le retenir. Il descendit un étage, s'arrêta sur le palier et l'attendit. Elle l'y rejoignit, le saisit par la main et le ramena près d'elle, dans le lit.

Tomas se disait : coucher avec une femme et dormir avec elle, voilà deux passions non seulement différentes mais presque contradictoires. L'amour ne se manifeste pas par le désir de faire l'amour (ce désir s'applique à une innombrable multitude de femmes) mais par le désir du sommeil partagé (ce désir-là ne concerne qu'une seule femme).

Au milieu de la nuit, elle se mit à gémir dans son sommeil. Tomas la réveilla, mais en apercevant son visage elle dit avec haine : « Va-t'en ! Va-t'en ! » Puis elle lui raconta son rêve : ils étaient tous les deux quelque part avec Sabina. Dans une chambre immense. Il y avait un lit au milieu, on aurait dit la scène d'un théâtre. Tomas lui ordonna de rester dans un coin et il fit l'amour devant elle avec Sabina. Elle regardait, et ce spectacle lui causait une souffrance insupportable. Pour étouffer la douleur de l'âme sous la douleur physique, elle s'enfonçait des aiguilles sous les ongles. « Ça faisait atrocement mal ! » dit-elle, serrant les poings comme si ses mains avaient été réellement meurtries.

Il la prit dans ses bras et lentement (elle n'en finissait pas de trembler) elle s'endormit dans son étreinte.

Le lendemain, en pensant à ce rêve, il se souvint de quelque chose. Il ouvrit son bureau et sortit un paquet de lettres de Sabina. Au bout d'un instant, il trouva le passage que voici : « Je voudrais faire l'amour avec toi dans mon atelier comme sur une scène de théâtre. Il y aurait des gens tout autour et ils n'auraient pas le droit de s'approcher. Mais ils ne pourraient pas nous quitter des yeux... »

Le pire, c'était que la lettre était datée. C'était une lettre récente, écrite alors que Tereza habitait depuis longtemps chez Tomas.

Il s'emporta : « Tu as fouillé dans mes lettres ! »

Sans chercher à nier, elle dit : « Eh bien ! Flanque-moi à la porte ! »

Mais il ne la flanqua pas à la porte. Il la voyait, là, qui s'enfonçait des aiguilles sous les ongles, plaquée contre le mur de l'atelier de Sabina. Il prit ses doigts dans ses mains, les caressa, les porta à ses lèvres et les baisa comme s'il y était resté des traces de sang.

Mais, à partir de ce moment-là, tout parut conspirer contre lui. Il ne se passait pratiquement pas de jour sans qu'elle apprît quelque chose de nouveau sur ses aventures clandestines.

D'abord, il niait tout. Quand les preuves étaient trop criantes, il tentait de démontrer qu'il n'y avait aucune contradiction entre sa vie polygame et son amour pour Tereza. Il n'était pas conséquent : tantôt il niait ses infidélités, tantôt il les justifiait.

Un jour, il téléphonait à une amie pour prendre rendez-vous. Quand la communication fut terminée, il entendit un bruit bizarre dans la pièce voisine, comme un claquement de dents entrechoquées.

Elle était venue chez lui par hasard et il n'en savait rien. Elle tenait à la main un flacon de calmant, buvait au goulot et, comme sa main tremblait, le verre du flacon cognait sur ses dents.

Il s'élança vers elle comme pour la sauver de la noyade. Le flacon de valériane tomba et fit une

grosse tache sur le tapis. Elle se débattait, elle voulait lui échapper, et il la maintint pendant un quart d'heure comme dans une camisole de force, jusqu'à ce qu'elle fût calmée.

Il savait qu'il se trouvait dans une situation injustifiable parce que fondée sur une totale inégalité :

Bien avant qu'elle n'eût découvert sa correspondance avec Sabina ils étaient allés ensemble dans un cabaret avec quelques amis. Ils célébraient la nouvelle place de Tereza. Elle avait quitté le laboratoire de photo et était devenue photographe au magazine. Comme il n'aimait pas danser, un de ses jeunes collègues de l'hôpital s'occupait de Tereza. Ils glissaient magnifiquement sur la piste et Tereza paraissait plus belle que jamais. Il était stupéfait de voir avec quelle précision et quelle docilité elle devançait d'une fraction de seconde la volonté de son partenaire. Cette danse semblait proclamer que son dévouement, son ardent désir de faire ce qu'elle lisait dans les yeux de Tomas, n'étaient pas nécessairement liés à la personne de Tomas, mais étaient prêts à répondre à l'appel de n'importe quel homme qu'elle eût rencontré. Il n'était rien de plus facile que d'imaginer Tereza et ce jeune collègue amants. C'était même cette facilité avec laquelle il pouvait les imaginer ainsi qui le blessait ! Le corps de Tereza était parfaitement pensable dans l'étreinte amoureuse avec n'importe quel corps mâle, et cette idée le mit de mauvaise humeur. Tard dans la nuit, quand ils furent de retour, il lui avoua qu'il était jaloux.

Cette absurde jalousie, née d'une possibilité toute théorique, était la preuve qu'il tenait sa fidélité pour une condition sine qua non. Mais alors, comment pouvait-il lui en vouloir d'être jalouse de ses maîtresses tout à fait réelles ?

Le jour elle s'efforçait (mais sans y parvenir vraiment) de croire ce que disait Tomas et d'être gaie comme elle l'avait toujours été jusqu'ici. Mais la jalousie, domptée le jour, se manifestait encore plus violemment dans ses rêves qui s'achevaient toujours par un gémissement qu'il ne pouvait interrompre qu'en la réveillant.

Ses rêves se répétaient comme des thèmes à variations ou comme les épisodes d'un feuilleton télévisé. Un rêve qui revenait souvent, par exemple, c'était le rêve des chats qui lui sautaient au visage et lui plantaient leurs griffes dans la peau. À vrai dire, ce rêve peut facilement s'expliquer : en tchèque, chat est une expression d'argot qui désigne une jolie fille. Tereza se sentait menacée par les femmes, par toutes les femmes. Toutes les femmes étaient les maîtresses potentielles de Tomas, et elle en avait peur.

Dans un autre cycle de rêves, on l'envoyait à la mort. Une nuit qu'il l'avait réveillée hurlante de terreur, elle lui raconta ce rêve : « C'était une grande piscine couverte. On était une vingtaine. Rien que des femmes. On était toutes complètement nues et on devait marcher au pas autour du bassin. Il y avait un grand panier suspendu sous le plafond, et dedans il y avait un type. Il portait un chapeau à larges bords qui dissimulait son visage,

mais je savais que c'était toi. Tu nous donnais des ordres. Tu criais. Il fallait qu'on chante en défilant et qu'on fléchisse les genoux. Quand une femme ratait sa flexion, tu lui tirais dessus avec un revolver et elle tombait morte dans le bassin. À ce moment-là, toutes les autres éclataient de rire et elles se mettaient à chanter encore plus fort. Et toi, tu ne nous quittais pas des yeux, et si l'une d'entre nous faisait un mouvement de travers tu l'abattais. Le bassin était plein de cadavres qui flottaient au ras de l'eau. Et moi, je savais que je n'avais plus la force de faire ma prochaine flexion et que tu allais me tuer ! »

Le troisième cycle de rêves racontait ce qu'il lui arrivait, une fois morte.

Elle gisait dans un corbillard grand comme un camion de déménagement. Autour d'elle, il n'y avait que des cadavres de femmes. Il y en avait tellement qu'il fallait laisser la porte arrière ouverte et que des jambes dépassaient.

Tereza hurlait : « Voyons ! Je ne suis pas morte ! J'ai encore toutes mes sensations !

— Nous aussi, on a toutes nos sensations », ricanait les cadavres.

Elles avaient exactement le même rire que les femmes vivantes qui lui disaient autrefois avec plaisir qu'elle aurait les dents gâtées, les ovaires malades et des rides et que c'était tout à fait normal puisqu'elles avaient, elles aussi, les dents gâtées, les ovaires malades et des rides. Avec le même rire, elles lui expliquaient maintenant qu'elle était morte et que tout était en ordre.

Tout à coup, elle eut envie de faire pipi. Elle s'écria : « Mais puisque j'ai envie de faire pipi ! C'est la preuve que je ne suis pas morte ! »

De nouveau, elles rirent aux éclats : « C'est normal, que tu aies envie de faire pipi ! Toutes ces sensations te resteront encore longtemps. C'est comme les gens qu'on a amputés d'une main, ils la sentent encore longtemps après. Nous autres on n'a plus d'urine, et pourtant on a toujours envie de pisser. »

Tereza se serrait contre Tomas dans le lit : « Et elles me tutoyaient toutes, comme si elles me connaissaient depuis toujours, comme si c'étaient mes camarades, et moi j'avais peur d'être obligée de rester avec elles pour toujours ! »

Toutes les langues issues du latin forment le mot *compassion* avec le préfixe « com- » et la racine « passio » qui, originellement, signifie « souffrance ». Dans d'autres langues, par exemple en tchèque, en polonais, en allemand, en suédois, ce mot se traduit par un substantif formé avec un préfixe équivalent suivi du mot « sentiment » (en tchèque : sou-cit ; en polonais : wspol-czucie ; en allemand : Mit-gefühl ; en suédois : med-känsla).

Dans les langues dérivées du latin le mot *compassion* signifie que l'on ne peut regarder d'un cœur froid la souffrance d'autrui ; autrement dit : on a de la sympathie pour celui qui souffre. Un autre mot, qui a à peu près le même sens, *pitié* (en anglais pity, en italien pietà, etc.), suggère même une sorte d'indulgence envers l'être souffrant. Avoir de la pitié pour une femme, c'est être mieux loti qu'elle, c'est s'incliner, s'abaisser jusqu'à elle.

C'est pourquoi le mot *compassion* inspire généralement la méfiance ; il désigne un sentiment considéré comme de second ordre qui n'a pas grand-chose à voir avec l'amour. Aimer quelqu'un par *compassion*, ce n'est pas l'aimer vraiment.

Dans les langues qui forment le mot *compassion* non pas avec la racine « passio – souffrance » mais avec le substantif « sentiment », le mot est employé à peu près dans le même sens, mais on

peut difficilement dire qu'il désigne un sentiment mauvais ou médiocre. La force secrète de son étymologie baigne le mot d'une autre lumière et lui donne un sens plus large : avoir de la compassion (co-sentiment), c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur mais aussi sentir avec lui n'importe quel autre sentiment : la joie, l'angoisse, le bonheur, la douleur. Cette compassion-là (au sens de soucit, *wspolczucie*, *Mitgefühl*, *medkänsla*) désigne donc la plus haute capacité d'imagination affective, l'art de la télépathie des émotions. Dans la hiérarchie des sentiments, c'est le sentiment suprême.

Quand Tereza rêvait qu'elle s'enfonçait des aiguilles sous les ongles, elle se trahissait, révélant ainsi à Tomas qu'elle fouillait en cachette dans ses tiroirs. Si une autre femme lui avait fait ça, jamais plus il ne lui aurait adressé la parole. Parce que Tereza le savait, elle lui dit : « Flanque-moi à la porte ! » Or, non seulement il ne la flanqua pas à la porte, mais il lui saisit la main et lui baisa le bout des doigts car, à ce moment-là, il sentait lui-même la douleur qu'elle éprouvait sous les ongles, comme si les nerfs des doigts de Tereza avaient été reliés directement à son propre cerveau.

Celui qui ne possède pas le don diabolique de la compassion (co-sentiment) ne peut que condamner froidement le comportement de Tereza, car la vie privée de l'autre est sacrée et on n'ouvre pas les tiroirs où il range sa correspondance personnelle. Mais parce que la compassion était devenue le destin (ou la malédiction) de Tomas, il

lui semblait que c'était lui-même qui s'était alors agenouillé devant le tiroir ouvert de son bureau et qui ne parvenait pas à détacher les yeux des phrases tracées de la main de Sabina. Il comprenait Tereza, et non seulement il était incapable de lui en vouloir mais il l'en aimait encore davantage.

De plus en plus, elle avait des gestes brusques et incohérents. Voilà deux ans qu'elle avait découvert ses infidélités et tout allait de mal en pis. C'était sans issue.

Comment ! Ne pouvait-il en finir avec ses amitiés érotiques ? Non. Ça l'aurait déchiré. Il n'avait pas la force de maîtriser son appétit d'autres femmes. Et puis, ça lui paraissait inutile. Nul ne savait mieux que lui que ses aventures ne faisaient courir aucun risque à Tereza. Pourquoi s'en serait-il privé ? Cette éventualité lui semblait tout aussi absurde que de renoncer à aller aux matches de football.

Mais pouvait-on encore parler de plaisir ? Dès qu'il partait rejoindre une de ses maîtresses, il éprouvait de l'aversion pour elle et il se jurait qu'il la verrait pour la dernière fois. Il avait l'image de Tereza devant les yeux, et il fallait vite qu'il se soûle pour ne plus penser à elle. Depuis qu'il la connaissait, il ne pouvait pas coucher avec d'autres sans le secours de l'alcool ! Mais l'haleine marquée par l'alcool était justement l'indice auquel Tereza découvrait encore plus facilement ses infidélités.

Le piège s'était refermé sur lui : aussitôt qu'il allait les rejoindre, il n'en avait plus envie, mais qu'il fût un jour sans elles, il composait un numéro de téléphone pour prendre rendez-vous.

C'était encore chez Sabina qu'il se sentait le mieux, car il savait qu'elle était discrète et qu'il n'avait pas à craindre d'être découvert. Dans l'atelier flottait comme un souvenir de sa vie passée, sa vie idyllique de célibataire.

Il ne se rendait peut-être même pas compte lui-même à quel point il avait changé : il avait peur de rentrer tard chez lui parce que Tereza l'attendait. Une fois, Sabina s'aperçut qu'il regardait sa montre pendant l'acte d'amour et qu'il s'efforçait d'en précipiter la conclusion.

Ensuite, d'un pas nonchalant, elle se mit à se promener nue à travers l'atelier puis, campée devant une toile inachevée posée sur le chevalet, elle loucha dans la direction de Tomas qui enfilait ses vêtements à la hâte.

Il fut bientôt rhabillé, mais il avait un pied nu. Il regarda autour de lui, puis il se mit à quatre pattes et chercha quelque chose sous la table.

Elle dit : « Quand je te regarde, j'ai l'impression que tu es en train de te confondre avec le thème éternel de mes toiles. La rencontre de deux mondes. Une double exposition. Derrière la silhouette de Tomas le libertin transparait l'incroyable visage de l'amoureux romantique. Ou bien c'est le contraire : à travers la silhouette du Tristan qui ne pense qu'à sa Tereza, on aperçoit le bel univers trahi du libertin. »

Tomas s'était redressé et écoutait d'une oreille distraite les paroles de Sabina.

« Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-elle.
— Une chaussette. »

Elle inspecta la pièce avec lui, puis il se remit à quatre pattes et recommença à chercher sous la table.

« Il n'y a pas de chaussette ici, dit Sabina. Tu ne l'avais certainement pas en arrivant.

— Comment, je ne l'avais pas ! s'écria Tomas en regardant sa montre. Je ne suis certainement pas venu avec une seule chaussette !

— Ce n'est pas exclu. Tu es follement distrait depuis quelque temps. Tu es toujours pressé, tu regardes ta montre, alors ça n'a rien d'étonnant que tu oublies de mettre une chaussette. »

Il était déjà résolu à enfiler sa chaussure à même son pied nu.

« Il fait froid dehors, dit Sabina. Je vais te prêter un bas ! »

Elle lui tendit un long bas blanc résille à la dernière mode.

Il savait fort bien que c'était une vengeance. Elle avait caché sa chaussette pour le punir d'avoir regardé sa montre pendant l'amour. Avec le froid qu'il faisait, il ne lui restait plus qu'à se soumettre. Il rentra chez lui et il avait une chaussette à une jambe, à l'autre un bas blanc de femme roulé sur la cheville.

Sa situation était sans issue : aux yeux de ses maîtresses il était marqué du sceau infamant de son amour pour Tereza, aux yeux de Tereza du sceau infamant de ses aventures avec ses maîtresses.

Pour apaiser sa souffrance, il l'épousa (ils purent enfin résilier la sous-location, elle n'habitait plus dans le studio depuis longtemps) et il lui procura un petit chiot.

La mère était le saint-bernard d'un collègue de Tomas. Le père était le chien-loup du voisin. Personne ne voulait des petits bâtards et son collègue avait mal au cœur à l'idée de les tuer.

Tomas devait choisir parmi les chiots et savait que ceux qu'il ne choisirait pas allaient mourir. Il se faisait l'effet d'un président de la République quand il y a quatre condamnés à mort et qu'il ne peut en gracier qu'un. Finalement, il choisit l'un des chiots, une femelle qui semblait avoir le corps du chien-loup et dont la tête rappelait sa mère saint-bernard. Il l'apporta à Tereza. Elle prit le toutou, le pressa contre sa poitrine, et l'animal fit aussitôt pipi sur sa blouse.

Ensuite, il fallut lui trouver un nom. Tomas voulait qu'on sût, rien qu'à ce nom, que c'était le chien de Tereza, et il se rappela le livre qu'elle serrait sous son bras le jour où elle était venue à Prague sans prévenir. Il proposa d'appeler le chien Tolstoï.

« On ne peut pas l'appeler Tolstoï, répliqua Tereza, puisque c'est une fille. On peut l'appeler Anna Karénine.

— On ne peut pas l'appeler Anna Karénine, une femme n'a jamais une petite gueule aussi marrante, dit Tomas. Plutôt Karénine. Oui, Karénine. C'est exactement comme ça que je l'ai toujours imaginé.

— Est-ce que ça ne va pas perturber sa sexualité de l'appeler Karénine ?

— Il est possible, dit Tomas, qu'une chienne que ses maîtres appellent toujours d'un nom de chien ait des tendances lesbiennes. »

Le plus curieux, c'est que la prévision de Tomas se réalisa. D'ordinaire, les chiennes s'attachent davantage à leur maître qu'à leur maîtresse, mais chez Karénine ce fut le contraire. Il décida de s'éprendre de Tereza. Tomas lui en était reconnaissant. Il lui caressait la tête et lui disait : « Tu as raison, Karénine, c'est exactement ce que j'attendais de toi. Puisque je n'y arrive pas tout seul, il faut m'aider. »

Mais même avec l'aide de Karénine, il n'arriva pas à la rendre heureuse. Il le comprit une dizaine de jours après l'occupation de son pays par les chars russes. On était en août 1968, le directeur d'une clinique de Zurich, dont Tomas avait fait la connaissance pendant un colloque international, lui téléphonait tous les jours de là-bas. Il tremblait pour Tomas et lui offrait un poste.

Si Tomas refusait sans hésitation l'offre du médecin suisse c'était à cause de Tereza. Il pensait qu'elle ne voudrait pas partir. D'ailleurs, elle passa les sept premiers jours de l'occupation dans une sorte de transe qui ressemblait presque à du bonheur. Elle était dans la rue avec un appareil photographique et distribuait ses pellicules aux journalistes étrangers qui se battaient pour en avoir. Un jour qu'elle s'était montrée trop téméraire et qu'elle avait photographié de près un officier qui pointait son revolver sur des manifestants, elle fut appréhendée et on lui fit passer la nuit au quartier général russe. On menaçait de la fusiller, mais dès qu'elle fut relâchée elle retourna dans les rues prendre des photos.

Aussi, quelle ne fut pas la surprise de Tomas quand elle lui dit, le dixième jour de l'occupation : « Au fond, pourquoi est-ce que tu ne veux pas aller en Suisse ? »

— Et pourquoi est-ce que j'irais ?

— Ici, ils ont des comptes à régler avec toi.

— Avec qui n'en ont-ils pas ? répliqua Tomas avec un geste résigné. Mais dis-moi : tu pourrais vivre à l'étranger ?

— Et pourquoi pas ?

— Après t'avoir vue prête à sacrifier ta vie pour

ce pays, je me demande comment tu pourrais le quitter maintenant ?

— Depuis que Dubcek est rentré, tout a changé », dit Tereza.

C'était vrai : l'euphorie générale n'avait duré que les sept premiers jours de l'occupation. Les hommes d'État tchèques avaient été emmenés par l'armée russe comme des criminels, personne ne savait où ils étaient, tout le monde tremblait pour leur vie, et la haine des Russes étourdissait comme un alcool. C'était la fête enivrante de la haine. Les villes de Bohême se couvraient de milliers d'affiches peintes à la main rehaussées d'inscriptions sarcastiques, d'épigrammes, de poèmes, de caricatures de Brejnev et de son armée dont tout le monde se moquait comme d'une troupe de clowns illettrés. Mais aucune fête ne peut durer éternellement. Pendant ce temps, les Russes avaient forcé les hommes d'État tchèques kidnappés à signer à Moscou un compromis. Avec ce compromis Dubcek rentra à Prague et lut son discours à la radio. Ses six jours de séquestration l'avaient à ce point diminué qu'il pouvait à peine parler, qu'il bégayait et cherchait son souffle, marquant au milieu des phrases des pauses interminables qui duraient près d'une demi-minute.

Le compromis sauva le pays du pire : des exécutions et des déportations en masse en Sibérie, dont tout le monde avait peur. Mais une chose apparut tout de suite clairement : la Bohême devait s'incliner devant le conquérant. Elle allait à tout jamais bégayer, bafouiller, chercher son souffle comme

Alexandre Dubcek. La fête était finie. On entrait dans le quotidien de l'humiliation.

Tereza expliquait tout cela à Tomas, et il savait que c'était vrai mais que sous cette vérité se cachait encore une autre raison, plus fondamentale, qui faisait que Tereza voulait quitter Prague : sa vie ici était malheureuse.

Elle avait vécu ses plus beaux jours quand elle avait photographié les soldats russes dans les rues de Prague et qu'elle s'était exposée au danger. C'étaient les seuls jours où le feuilleton télévisé de ses rêves s'était interrompu et où ses nuits avaient été paisibles. Avec leurs blindés, les Russes lui avaient apporté la sérénité. À présent que la fête était finie, elle avait de nouveau peur de ses nuits et elle voulait fuir devant elles. Elle avait découvert qu'il existait des circonstances où elle pouvait se sentir forte et satisfaite, et elle désirait partir pour l'étranger dans l'espoir d'y retrouver des circonstances semblables.

« Et ça ne te fait rien, demanda Tomas, que Sabina ait émigré en Suisse ?

— Genève n'est pas Zurich, dit Tereza. Certainement qu'elle me gênera moins là-bas qu'elle ne me gênait à Prague. »

Celui qui veut quitter le lieu où il vit n'est pas heureux. Ce désir de Tereza d'émigrer, Tomas l'accepta comme un coupable accepte le verdict. Il s'y soumit et se retrouva un peu plus tard avec Tereza et Karénine dans la plus grande ville de Suisse.

Il acheta un lit pour emménager dans un logement vide (ils n'avaient pas encore de quoi s'acheter d'autres meubles) et se jeta dans le travail avec toute la frénésie d'un homme qui commence une vie nouvelle à quarante ans passés.

Il téléphona plusieurs fois à Sabina à Genève. Par chance, elle y avait eu un vernissage huit jours avant l'invasion russe et les amateurs suisses de peinture, portés par l'élan de sympathie pour son petit pays, avaient acheté toutes ses toiles.

« Grâce aux Russes, je suis devenue riche ! » dit-elle en éclatant de rire dans le téléphone, et elle invita Tomas chez elle dans son nouvel atelier qui, assurait-elle, n'était guère différent de celui que Tomas connaissait à Prague.

Il serait volontiers allé la voir, mais il ne trouvait pas de prétexte pour justifier ce voyage à Tereza. Ce fut donc Sabina qui vint à Zurich. Elle descendit à l'hôtel. Tomas alla la voir après sa journée de travail, il s'annonça au téléphone depuis la réception et monta dans sa chambre. Elle lui ouvrit et se campa devant lui sur ses belles longues jambes, déshabillée, en slip et soutien-gorge. Elle avait un chapeau melon juché sur sa tête. Elle regardait longuement Tomas, sans bouger, et ne disait rien. Tomas aussi restait immobile, silencieux. Puis, il se rendit compte qu'il était très

ému. Il lui enleva le chapeau melon de la tête et le posa sur la table de chevet. Ils firent l'amour sans dire un mot.

En rentrant de l'hôtel à son foyer zurichois (garni depuis longtemps d'une table, de chaises, de fauteuils, d'un tapis), il se disait avec un sentiment de bonheur qu'il portait avec lui son mode de vie comme l'escargot sa maison. Tereza et Sabina représentaient les deux pôles de sa vie, des pôles éloignés, inconciliables, mais beaux tous les deux.

Mais parce qu'il portait partout avec lui le système de sa vie, comme un appendice de son corps, Tereza faisait toujours les mêmes rêves.

Ils étaient à Zurich depuis six ou sept mois quand il trouva une lettre sur la table, un soir qu'il était rentré tard. Elle lui annonçait qu'elle était retournée à Prague. Elle était partie parce qu'elle n'avait pas la force de vivre à l'étranger. Elle savait qu'ici elle aurait dû être un appui pour Tomas et elle savait aussi qu'elle en était incapable. Elle avait cru naïvement que la vie à l'étranger la changerait. Elle s'était imaginé qu'après ce qu'elle avait vécu pendant les journées de l'invasion elle ne serait plus mesquine, qu'elle deviendrait adulte, raisonnable, courageuse, mais elle s'était surestimée. Elle était un poids pour lui et c'était justement ce qu'elle ne voulait pas. Elle voulait en tirer les conséquences avant qu'il ne soit trop tard. Et qu'il lui pardonne d'avoir emmené avec elle Karénine.

Il prit des somnifères très forts mais ne s'en-

dormit qu'au petit matin. Heureusement c'était un samedi et il pouvait rester à la maison. Pour la cent cinquantième fois, il récapitulait toute la situation : les frontières entre la Bohême et le reste du monde n'étaient plus ouvertes comme elles l'étaient à l'époque où ils étaient partis. Ni les télégrammes ni les coups de téléphone ne pourraient faire revenir Tereza. Les autorités ne la laisseraient plus sortir. Il n'arrivait pas à y croire, mais le départ de Tereza était définitif.

Milan Kundera

L'insoutenable légèreté de l'être

Traduit du tchèque par François Kérel

« Qu'est-il resté des agonisants du Cambodge ?

Une grande photo de la star américaine tenant dans ses bras un enfant jaune.

Qu'est-il resté de Tomas ?

Une inscription : Il voulait le Royaume de Dieu sur la terre.

Qu'est-il resté de Beethoven ?

Un homme morose à l'invraisemblable crinière, qui prononce d'une voix sombre : "Es muss sein !"

Qu'est-il resté de Franz ?

Une inscription : Après un long égarement, le retour.

Et ainsi de suite, et ainsi de suite. Avant d'être oubliés, nous serons changés en kitsch. Le kitsch, c'est la station de correspondance entre l'être et l'oubli. »

Kundera

*L'insoutenable
légèreté
de l'être*



folio

L'Insoutenable légèreté de l'être Milan Kundera

Couverture : Illustration © Milan Kundera.

Cette édition électronique du livre
L'Insoutenable légèreté de l'être de Milan Kundera
a été réalisée le 16 avril 2021
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072892653 - Numéro d'édition : 379066).
Code Sodis : U32252 – ISBN : 9782072892684
Numéro d'édition : 365716.